

Lettre à Jean Roudil

In: Cahiers de linguistique hispanique médiévale. N°21, 1996. pp. 9-11.

Citer ce document / Cite this document :

Martin Georges. Lettre à Jean Roudil. In: Cahiers de linguistique hispanique médiévale. N°21, 1996. pp. 9-11.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cehm_0396-9045_1996_num_21_1_2036

Villetaneuse, le 24 juin 1997

Mon cher Jean,

Vous écarterez de ces pages, écrites en votre honneur, les formants topiques de l'hommage : biographie, bibliographie... A la révérence académique des mélanges, vous préférez l'utilité scientifique du colloque, n'acceptant d'en tempérer la rigueur que pour accueillir, seulement dans l'écrit, le témoignage d'amitiés confraternelles. Puis, embarrassé peut-être par l'ampleur finale de l'ensemble, vous souhaitez ramener ces contributions au cadre habituel des activités du Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques et les inscrire dans la continuité des vingt premiers numéros des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*. Pardonnez cette lettre, néanmoins : la forme même de notre hommage parle déjà tellement de vous.

Le colloque qui se tient à l'Université Paris 13 et au Collège d'Espagne en juin 1996 reprend par son thème, « La variation linguistique et textuelle », le questionnement qui commande la double orientation de votre activité scientifique.

Linguiste, vous interrogez, de texte en texte, la relation du signifié et du signifiant sous l'aspect d'un rapport entre l'invariant et le variable. Votre essai *Critique textuelle et analyse linguistique*, dès 1967, est hanté par cette question, comme, l'année suivante, l'édition des *Fueros d'Alcaraz et d'Alarcón*, qui lui fait pendant. En 1988, l'importance de « la variante » étant désormais reconnue, votre colloque sur « L'activité paraphrastique en Espagne au Moyen Age » œuvre à renforcer et à élargir encore l'intérêt. Autour de vous, de jeunes chercheurs se lancent dans l'élaboration d'index lexico-

thématiques partiels, l'œil fixé sur l'horizon d'un dictionnaire onomasiologique de l'espagnol médiéval. Éditeur, vous rejetez la méthode lachmanienne, qui prétend induire la version originale de l'œuvre de la diversité des vestiges manuscrits, et rendez leur dignité aux variantes, posant qu'elles sont le mode d'existence sémiologique de l'œuvre au Moyen Age et que le produit d'une édition « critique » n'est au bout du compte qu'une variante moderne, sans intérêt pour le médiéviste.

Éditer une œuvre médiévale, proclamez-vous, ce ne peut être que rendre l'entier foisonnement des « actes d'écriture » dans lesquels elle a vécu. Mais pour qu'une telle édition soit féconde, encore faut-il appréhender avec la plus grande exactitude la pratique des scribes. A cette fin, vous concevez un modèle de transcription qui, tout en facilitant la lecture du texte médiéval, définit avec la plus grande précision sa trace manuscrite. Encadrement du texte dans le volume, distribution des signes sur les folios, soudure et séparation des formes, procédures de l'abréviation, diversité des graphèmes, ponctuation : sur l'indication scrupuleuse de ces données votre « posture » éditoriale est sans concession. Vous montrez au linguiste, au philologue, au littéraire, à l'historien combien il est aléatoire de travailler sur des éditions qui n'offrent pas ces gages d'authenticité. En 1981, le colloque « Phrases, textes et ponctuation dans les manuscrits espagnols du Moyen Age et dans l'édition de textes » fait retentir bien loin l'urgence de ce renouvellement méthodique. Vos thèses sur la variation et la transcription trouvent une première expérimentation pleine dans l'édition, en 1986, de la *Summa de los nueve tiempos de los pleitos*, de Jacobo de Junta. Elles amènent aujourd'hui une édition et une étude monumentales de la tradition manuscrite des *Flores de derecho*.

Cette activité si novatrice et déterminante, Jean, vous la menez depuis ce qui est d'abord un petit centre de recherches, quelque peu écarté par son extrême spécialisation comme par sa situation dans la géographie de l'université parisienne : le Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université Paris 13. Quelles forces devez-vous porter et susciter pour en faire, au fil des années, le centre moteur des études médiévales hispaniques en France et l'un des grands pôles du médiévisme hispanique dans le monde ! Votre passion des textes et des personnes, votre disponibilité d'esprit, votre généreux talent d'estimer l'effort d'autrui, créent mille liens entre chercheurs : du nord au sud de l'Europe, de l'Espagne au Portugal, de

la linguistique à la littérature et à l'histoire des idées. Le Séminaire devient sillon commun et pépinière. Peu de grands spécialistes qui ne s'y rencontrent ou ne laissent leur trace dans les *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* - « les *CLHM* », comme, heureux de leur reconnaissance, vous aimez les appeler-, peu de jeunes médiévistes, disséminés dans les départements d'espagnol des universités françaises, qui ne doivent au Séminaire une part de leur formation. Sans compter tous ceux qui, en Europe, dans bien des facultés de philologie ou de langues romanes, vous tiennent pour leur maître. Les arêtes quelquefois un peu vives de l'impératif scientifique, l'initiation souvent ardue à la recherche médiévale n'ont pas empêché que se tisse un vaste et solide réseau d'estime et d'amitié.

Derrière le Séminaire, le département d'espagnol, l'UFR des Lettres et des Sciences de l'Homme, l'Université Paris 13. Comme directeur, comme doyen, comme vice-président, vous donnez à chacun, sans compter, votre temps. Égal, attentif et courtois, vous dispensez partout le bonheur et la liberté de créer et de transmettre. Encourager l'invention et la volonté de bien faire, sans jamais chipoter dire oui, qui mieux que vous sait le faire ? Dans le bureau D 206, autour d'un rectangle de tables blanches, dans la lumière pâle des après-midi d'hiver, que de temps passé avec thésards ou collègues, à écouter et à orienter, à tirer force de faiblesse, à concevoir de beaux projets ? Silhouette paternelle, penchée sur le destin des autres. Il ne vous échappera pas qu'en retour vous êtes tendrement aimé.

Ma lettre, mon cher Jean, s'arrête ici. Aux confins de la maison de Montlignon, de son jardin à la végétation profusément impossible, de sa haute et impeccable bibliothèque, du violon immobile. Johanna, souriant au seuil de l'été, nourricière. Couleurs, parfums, lumières... La pérennité d'une présence est tout entière pétrie de si éphémères présents.

GEORGES